



## JOSEPH LOIZEAU RACONTE...

### «Je me souviens de mon passage dans cette garderie.»

Située rue de la Poste, elle jouxtait l'Ecole des filles, d'ailleurs on y communiquait de l'intérieur par une porte basse, située sur la Gauche.

Son fronton cintré existe toujours et la pierre gravée porte encore l'inscription «Ecole Maternelle» et est surmonté d'un oculus.

Le portail à deux vantaux était toujours ouvert. Cependant pour accéder à l'intérieur, il fallait franchir la porte d'un grand sas vitré sur trois faces.

Aujourd'hui partiellement Salle des Fêtes, le local dans son ensemble a conservé sa contexture primitive.

Je me suis toujours demandé s'il ne s'agissait pas d'une chapelle désaffectée. Le fond de la salle en demi cercle, ainsi que les deux grands vitraux circulaires du plafond formant une grande étoile bleue, rouge et jaune faisaient penser à cela. Sauf par la fenêtre haute du mur ouest, aucune clarté ne venait de l'extérieur, si ce n'est par le sas d'entrée.

Le haut plafond boisé de larges lamelles était peint en blanc cassé. Le plancher à la mode

ancienne était de planches relativement grossières. Pour en atténuer la poussière, la gardienne l'aspergeait deux fois par jour.

Le long des murs blanchis à la chaux était aménagée une rangée d'étagères. Les petits paniers pour la collation des enfants s'y alignaient tout comme à la parade. Il y en avait de toutes sortes : en osiers de différentes couleurs savamment clissés par des mains expertes. D'autres en raphia tricotés et joliment ouvragés, étaient doublés à l'intérieur de toile rouge. Le mien était de paille jaune, une multitude de petits carrés entrelacés brillaient lorsque, par la haute fenêtre ouest, le soleil déclinant y jetait un furtif rayon de lumière. Sur le pourtour une petite tresse de paille verte et rouge l'agrémentait.

Le matériel était très rudimentaire, quatre grandes tables basses et leurs bancs suffisaient largement pour une trentaine de marmots qui ne restaient pas souvent en place.

La partie demie circulaire surélevée d'une marche était carrelée. C'est là que trônait le grand poêle cloche qui, l'hiver, devait permettre de ne point trop se geler. Bien entendu un fort grillage en interdisait l'approche.

Pour compléter cette description, il ne faut pas oublier, au fond, juste derrière le mur, le petit local qui faisait office de toilette. Une batterie de six trous ronds permettait d'y faire poser pantalons en série. Dans un coin un seau d'eau était là en prévision d'incidents éventuels.

En principe ma mère ne me laissait à la garderie que l'après midi. Elle venait m'accompagner et chaque nouvelle entrée donnait lieu à un tohu bohu indescriptible, qui prenait d'autant plus d'ampleur que cette salle avait une résonance épouvantable.

Pour résister à cet enfer provoqué par les gamins, il fallait que la gardienne ait la tête solide, et une patience à toute épreuve.

Madame Cuq était veuve. Tout le monde la connaissait et l'appelait la «Mère Elise». Agée, elle était un peu moins cassée que ma grand-mère Rosalie. Par contre elle était déséquilibrée et comme les vieux arbres ayant trop souffert de la tempête, elle s'inclinait dangereusement, mais je ne me souviens plus de quel côté. Pour se déplacer, elle s'aidait d'un bâton qu'elle tenait à pleine main.

Si la mère Elise avait une voix dure et rauque, sa patience envers les petits n'avaient pas de borne. C'était vraiment une brave femme aimée de tous.» ■

